

- Dans leurs nouveaux livres, Éric-Emmanuel Schmitt et Lionel Duroy abordent la famille.
- Le premier pleure la mort de sa mère.
- Le second se réconcilie avec les siens.

Éric-Emmanuel Schmitt : “Ma maman, mon amour”

Rencontre Guy Duplat

Le *Journal d'un amour perdu* est un récit où Éric-Emmanuel Schmitt livre un peu de son intimité, de son enfance, du rôle capital qu'a joué sa mère tout au long de sa vie et des rapports bien plus compliqués qu'il eut avec son père. L'auteur de tant de livres qui furent des best-sellers mélange ici la pudeur qui demeure et le récit de scènes parfois très personnelles, qui sont au cœur de sa vocation d'écrivain. Un récit qui est une forme de travail du deuil que tout homme doit accomplir à la mort de ses parents.

Vous commencez ce journal d'un deuil par une phrase qui ressemble au début de “L'Étranger” de Camus: “Maman est morte ce matin”.
C'est un clin d'œil à Camus, dont je suis fan. Mais mon livre porte sur l'attachement alors que son roman parlait du détachement.

La mort de votre mère a dû être culpabilisante. Vous l'avez retrouvée dans son appartement à Lyon, morte depuis plusieurs jours.
La mort est obscène quand le corps perd toute dignité avant qu'on tâche de la maquiller par des cérémonies. Le corps n'est alors plus la personne. Et moi, qui vivais avec elle depuis toujours un amour fusionnel, je m'en suis voulu de ne pas avoir senti sa mort venir. Je critiquais ceux qui avaient ainsi oublié leurs morts; je ne les juge plus désormais.

Une mère morte c'est le double mystère de la naissance et de la mort.
C'est la chair qui m'a donné la vie et la chair qui perd la vie. J'ai eu la chance immense d'avoir une vraie mère, une mère aimante. Ma vie est un tissu d'émotions et c'est elle qui me les a offertes: le théâtre, la lecture, tous les piliers de ma vie. Elle a toujours eu sur moi ce regard bienveillant qui me disait: “*Tout est possible si tu travailles.*” Ce qui me manque d'ailleurs n'est pas une mère, mais c'est elle.

Qu'est-ce qui a changé désormais en vous?
Je ne suis plus l'enfant de personne mais j'es-

père être encore un enfant. Une vie réussie c'est un adulte qui donne ses moyens aux rêves de l'enfant en lui. L'avenir désormais n'est plus un horizon qui recule sans cesse quand je m'en approche. Mon rapport au temps a changé et il me faut plus que jamais en faire quelque chose d'utile.

Votre mère fut votre fan totale. Vous écrivez pour être aimé d'elle?
Pas du tout. Je suis habité par le désir de rejoindre l'Autre dans quelque chose de lumineux qui m'aide à vivre. Même si mon nom disparaissait de mes livres, je resterais fou de bonheur de pouvoir encore donner ça aux autres.

D'autres évoquent leur enfance comme terreau de leur vie d'écriture, voyez Yann Moix...
Avant de parler de soi, il faut avoir le but de parler à l'Autre de lui, de nous, de lui tendre un miroir. La vie est un lieu où on réfléchit dans les deux sens du terme. En 45 textes, ce n'est ici que le troisième où j'évoque ma vie, après *La nuit de feu* et *Ma vie avec Mozart*.

Ce livre est un journal.
Un journal réécrit du chemin parcouru pendant deux ans depuis la mort de ma mère au printemps 2017. C'est au bout de celui-ci que je vois comment cette errance a changé mon rapport aux souvenirs d'elle. Dans le livre, il y a deux descriptions de Lyon. Celle après sa mort, quand la ville est vide de ma mère. Et plus tard, quand la ville est devenue un trésor, car remplie des souvenirs de ma mère.

Vous évoquez l'idée du suicide, qui vous est venue lors d'une croisière littéraire. Curieux pour un optimiste perpétuel comme vous.
Un optimiste sait ce qu'est le pessimisme. Je suis un homme volontaire et actif et je voulais prendre le dessus sur ma souffrance par un suicide. C'est mon corps qui fut plus résilient en me rendant comme hypnotisé face à

la mer. Et je me suis souvenu de la volonté de ma mère qui me répétait qu'on avait un devoir de bonheur.

Autant vous aimiez votre mère, autant ce fut compliqué avec votre père. Situation très œdipienne.
Quand il m'a vu naître avec un bec-de-lièvre, il a cru que je n'étais pas normal et sans cesse il a pensé que mes bonnes notes à l'école et l'université ne pouvaient être normales pour quelqu'un comme moi. Mon père m'aimait, mais à sa manière, maladroitement. Il m'a fallu du temps pour retrouver mon père au moment où je perdais ma mère.

“Je voulais prendre le dessus sur ma souffrance par un suicide.”



REPORTERS / ABIACA

Éric-Emmanuel Schmitt

Vous racontez même que vous avez pissé dans ses bouteilles d'alcool et ne le lui avez dit qu'une fois bues.
Je voulais lui faire honte de boire.

Vous étiez sûr qu'il n'était votre père?
Vous voyez ma tête, elle est bien loin de la sienne. Lui, il était Paul Newman. J'ai cherché le secret de ma naissance et il a fallu du temps pour que j'admette qu'il était mon père. C'est très œdipien de vouloir être le seul amour de ma mère.

Votre foi vous a-t-elle aidé?
Nullement. Le manque est là et la foi rend la disparition de l'autre encore plus cruelle, nous laissant perclus de questions: où est celle que j'aimais tant?

Mais la mort est un scandale.
Pas du tout, elle fait partie de la condition humaine et est nécessaire, même si la mort des autres fait si mal. Ma foi ne m'aide pas à répondre à cela. Ma foi c'est la confiance dans le mystère, dans ce qui m'échappe.

→ “*Journal d'un amour perdu*”, Éric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel, 251 pp., env. 19,90 €.

